

Depuis la fondation

Nathanaël Travier

dessins de Marion Messador



© Nathanaël Travier, mars 2020

Tous droits d'adaptation et de reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, sont réservés pour tous pays.

Nathanaël Travier

Depuis la fondation

dessins de Marion Messador



*C'est en quoi le langage est le champs de
bataille, le lieu de tous nos combats. Car c'est le
langage lui-même qui est le lieu de l'oubli : en lui
se constituent les langages signaux des langages
logiques, où est oubliée la puissance du langage
d'interpeller l'homme et l'ouvrir des possibilités.
Ouvrir des possibilités : possibilité d'exister
comme homme, de déployer une histoire.*

Paul Ricoeur

Préface

La friche sommeille, d'un sommeil terrible : un sommeil de ruine et de bataille, la mort comme un songe et les pierres qui ruminent encore la fumée des bombes. C'est le temps qui s'écroule contre lui-même, les surenchères de verre fin qui implosent sous leur propre poids, masquées par un rideau d'une pluie lourde aux angoisses.

Les journaux titrent sur les ruines fumantes, et dans le brouhaha s'évanouit comme un mauvais rêve la réalité déserte. En regardant le temps s'évader de sa prison de souffre et de flammes, la friche attend de devenir une plaine, une plaine pour reprendre, une plaine pour recommencer.

1

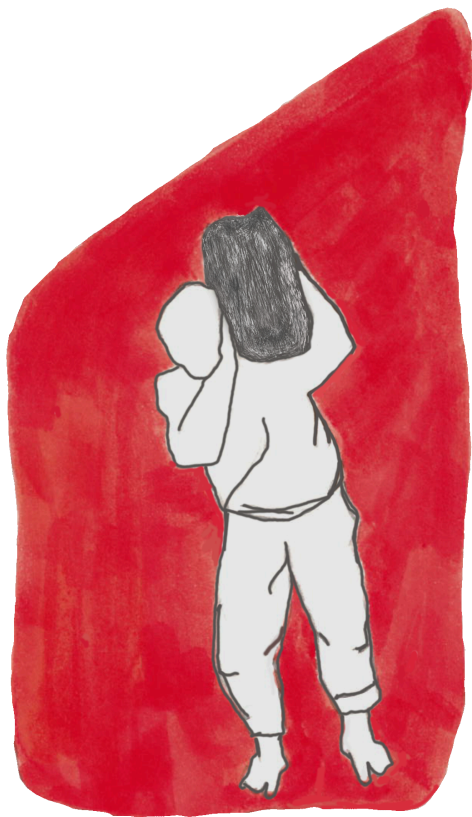
Le désert est brun dans l'air pesant du soleil.
Désert irréel, de vallons et de dunes qui s'étendent
plus loin que l'horizon, forme sans limite qui tient
plus d'un courant, d'une tension électrique de matière
désordonnée, que d'un espace bien tangible.

2

Les ouvriers remontent vers le coeur du reg le long du sentier de terre brute, et forment une lente procession qui serpente entre les baraquements de plastique, depuis le fleuve et ses pontons jusqu'aux remous qui martèlent la matière : le ballet lourd des engins et des machines ; le cortège des camions qui déversent leur terre meuble et grasse dans un nuage étouffant et aride ; la danse des architectes d'une brèche à une autre ; la ronde agitée des ouvriers qui crachent dans la poussière l'effort des sacs de ciment et de pierres ; les éclats virevoltants de lumière ; et le fracas du bruit des machines, qui tambourinent le sol et les ondes de l'air.

Les gruetiers endormis, adossés aux parois de fer, ronflent à l'abri du bruit des cimentiers, tandis que s'écoulent des flots gras dans l'aridité sèche, des

coulées visqueuses contre la poussière aigre et piquante, et les hautes tours mobiles, dont la couleur se confond avec celle du sable, brandissent les pierres à la face de cet océan de poussière.



Dans la vaste plaine s'étale bientôt une flaque de goudron et de chaux. Les semaines s'échappent en une fumée âcre au parfum de métal, et la poussière, encore, dispute au réel les banches des coffrages de béton et les embasements des murs de soutien.

Devant les ingénieurs, le chantier est un large panorama de tours décharnées sans leurs enveloppes de verre, d'immenses maisons sans toit dont les perons mordent déjà les trottoirs, de canaux qui sillonnent entre des pyramides à deux faces où transparaissent encore des échafaudages de verre, de fiers monuments qui époussettent dans l'air tiède leurs gravats et les déchets du ciment. Les rues n'aboutissent qu'à des demi-tours, à des avenues pavées qui s'épuisent pour devenir des chemins de boue sur

lesquels se jettent avec nonchalance quelques planches vermoulues. Jonchées de rouleaux de fer à peine abandonnés et de bouteilles en plastique qui gisent éparses aux pieds des sas d'entrée, inutiles sans les murs qui les entourent, les cages d'ascenseur vides appellent en bégayant l'air par des cheminées de plâtre qui abouchent au ciel torride.

Depuis le silence et l'équerre, des flots d'une encre sombre gravent dans la chair du béton et de l'ambre, entre les étais de ciment et d'acajou, les artères d'un sang noir. Sur la table encombrée, les verrières reflètent les ombres des plans, des quadrillages, des rectangles et des espaces fardés de la poussière du neuf, qui se peuplent de petits traits immobiles, de marques au crayon pâle, de relents d'angoisses maladives.

Appelé depuis la mer, le plastique coule liquide entre les encoches dessinées contre les murs et meuble le silence et l'oubli de tons criards bleu, vermeille et marron, noir, blanc, rouge et vert. Le mobilier s'étend comme une chair sur l'ossature nue des pierres et s'entasse dans l'espace, les muscles métalliques de l'ingénierie civile s'ébrouent et se mettent à mâcher l'air dans une lente déglutition, les dents d'ivoire des bibelots nacrés font briller les sourires des âtres et des lambris, et des tubulures, des câbles et de la laine poussent leur tropisme entre les cloisons, les marqueteries et le stuc pour former les veines de ce corps de fer, pour relier l'estomac et le cœur, les reins et l'esprit.

Les maçons viennent donner leurs marques et inscrivent leurs graffitis dans le marbre millénaire, les peintres pleurent dans l'odeur de camphre et d'acrylique des tonneaux ouverts, éclatants et lumineux, dans les ténèbres du petit jour : le bleu et le vert se fondent et mélangent les acétates bruns et rouges, écarlates et de pourpre sur fond de gueule brûlante.

Et les premiers hommes s'égrènent goutte à goutte sans jamais troubler l'onde du ciment, et ce défilé de visages dans l'aube tranquille : émaciés, durs, grands, souriants ou bien contrits, fluets, délicats, ou couturés de sable et de vins, des êtres lymphatiques et dégarnis du chef, des bonhommes hilares aux sourcils broussailleux, de jeunes gens pleins d'esprit et d'idées, agités et dansants, des courriers pressés, des vieillards barbus, noueux et tordus sur des cannes de chêne, des Cassandre solennelles.

La place suspendue, où ruisselle encore le fin rideau de plâtras, se réveille déjà aux rumeurs de la foire. Les marchands déplient leurs tentes, les étoffes masquent les gravats et les étals surgissent au milieu des marchandises superflues. Des formes d'argile, un bocal de plastique, des tubes de peinture, des figurines de craie rouge, en monceaux des dattes, des fruits, des pintades et des œufs, sur les tournebroches luisants, des fripes, des longues toges ocre aux pièces élastiques et bariolées, des appareils qui bipent leurs rêves d'électronique, de lumières vertes et jaunes qui scintillent dans les courants d'une électricité bleutée.

Mais, quand la première aurore décroît, les formes s'affolent et les murs se rétractent, les marchands courent pour cacher à la nuit les morceaux emportés,

les tapis précieux, les dessins noirs et jaunes qui peignent les boccas. Quand la place est déserte, que seuls restent les étals et les étoffes de moindre prix, les tables jonchées de légumes abîmés, un murmure léger se lève et s'imprime sur les voiles de tissu et les acquisitions délaissées. Dans le silence de la première nuit, où les premières peurs peuvent surgir, la plaine murmure à la ville la promesse de quelques lettres qui pourraient former le nom de la cité.

Quand l'aube renaît, sculpteurs, couvreurs, ébénistes et serruriers, graveurs, décorateurs et jardiniers s'agitent pour conjurer l'inquiétude des nuits inhabitées. Ils couvrent encore les murs de produits et de formes nouvelles, prises pour l'occasion dans des cimetières de signes où l'imagination tord les pierres : les formes, des hommes inertes et des statues de sel, des animaux immobiles, des chasses figées où s'ébrouent les sangliers, les cerfs et les chiens, s'esquissent en haut des mansardes, modèlent des cariatides à la perpendiculaire des rambardes, quand des trumeaux naissent des drapeaux blancs, oripeaux de vétilles aux allures de linges neufs, et les torchis prennent des couleurs tapageuses.

Dans les mesures, ce sont des prénoms qui surgissent avec les pochades et le récital des généalogies. Les éclats fades des aquarelles commencent à raconter des histoires, dont la simplicité est banale : celui-ci est le fils de celui-là, Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Méschec et Tiras, Thamar Pharès et Zara, Esrom et Aram, et caetera...

À travers les lentes pénéplaines grises qui enserrent la ville, là où croissent des oiseaux de ferraille, les formes de bulles des réservoirs de kérosène s'envolent dans un air couleur métal et dans des volutes de charbon gazolé, tandis que du bas de la terre, des serpents de plastique et de fer, immenses tubulures de pipeline qui jaillissent des entrailles de la mer, s'entortillent pour pouffer quelques soupirs de fumée. Les routes, les camions, les machines et les hommes maigres s'em mêlent dans le port ; ils plongent les uns sur les autres, se contournent et se rejoignent : dock 14 820 à 15 810, et jusqu'à ce dénombrement sans fin, brille dans la chaleur de juin un vernis de térébenthine claire.



Les porte-containers gerbent sur les quais les empaquetages matelassés et les caisses lourdement arrimées aux épingles des grues à palonnier, quand des flots de camions, des bennes frigorifiques, des citernes mobiles et rotatives, s'écartèlent vers les points cardinaux pour que la volativité des cours superpose sa géométrie à celle des cartes routières. Au bout de la ligne, les ânes de bat renâclent le poids des cartons neufs en pataugeant dans les fines billes de polystyrène qui emplissent les rues et les emballages éventrés. À l'aube, les murs laissent apparaître des faïences précieuses, des mosaïques ésotériques où se reflètent les chiffres du marché quand les caniveaux s'embourbent des déchets de papier et des plastiques déballés.

La nuit à nouveau pour que la course s'inverse et que les machines rentrent aux bercails surchargées à faire ployer les essieux de biens exotiques, aux usages méconnus, aux applications étranges, mais aux formes nouvelles. Les longs gargarismes des bateaux résonnent dans la nuit et quittent les quais dans le silence des songes, sur l'entrelacs de routes nouvelles.

Les formes n'arrêtent pas le temps, et le sable coule dans les égouts de marbre. Les chiffres se composent sur les murs des écrans, et des lumières rapportent des images d'un lointain troublé : des défilés sur des chars, la marche des soldats d'émirs irréels, des flaques cramoisies au milieu de banderoles essoufflées, un taureau furieux et agité que la lanière blesse au piquet. Le pas immuable détourne les angoisses comme une ritournelle, il est l'heure où le moment passe comme une arrière-garde, les frêles esquisses des guetteurs, sur la proue, qui haranguent dans le tic-tac des fils télégraphiques, qui battent la cadence routinière, qui rassérènent contre l'éclat des trois diodes colorées et des bribes d'éclats qui viennent de l'étranger.

Face aux alarmes sacrées, on institue les portes et les colosses qui gardent le port. On désire les marchandises colorées et on marchande les boîtes qui voilent les harangues barbares et le sang périmé. Les grandes statues de chanvre qui gardent les entrées surveillent les murailles poreuses pour rejeter à la mer les peurs que personne ne connaît.

Entre les fruits et les légumes bariolés, les pâtes dorées et les viandes séchées, les gravures se multiplient. Les peintures et les toiles, que couvent des beignets et des sucres salées, s'immiscent sur les étals. Au camphre épais des tonneaux du chantier répondent des gouaches fines et des huiles grasses, des encres délicates, des tubes pliés, parmi les pommes de terre et les gros morceaux de craie. On représente la ville, ses collines, ses marines éteintes, de l'autre côté de la porte, ses murailles en falaises aux flancs ouest et est, des tortues scintillantes et bariolées qui errent comme des gallinacés dans les ruelles fantasmées. Un dôme coloré, aux formes pâles et mutiques, ceint d'un liseré d'or et d'ivoire, tympan maçonné et corniche sculptée, s'élève sur des baraquements inutiles faits de tôles et de plastiques séchés.

Devant les huis battants du musée, la longue file ruisselle des pas de chaque porte et de chaque perron, la procession disparate et inquiète des solitudes qui se frayent des coudes en portant leurs propres idoles sinue et dépeuple les maisons des portraits, des pochoirs, des toiles tendues, des objets manufacturés et étranges, apporte les parts de la fierté désorganisée. Dans l'institution, la cohorte se disperse, court à chaque mur pour porter sur les épingles, les châssis, les cimaises, glisser dans les vitrines béantes, sur les plaques vierges, les œuvres constitutives, des objets anodins investis du sens renouvelé du quotidien – superposition anarchique où la foule isolée de chacun époussette, caresse de contentement, grave ou peint à la plume les cartels vierges, contemple enfin son propre recoin dans le brouhaha où les toiles et les

meubles arrivent encore. Dehors, la file ne cesse de s'étendre et les maisons exsangues crachent encore leurs courtes histoires, leurs trésors, les larmes séchées des grandes nuits de pleurs.

Tard dans la nuit, la procession s'étirole et les derniers posent à même le marbre des installations grotesques ou constituent des tas des objets mille fois déjà amenés. La lourde bâtisse ploie à peu près quand sonne le matin, et la pâte commence à se figer, à capturer dans le formol, le vitriol et l'ambre, le grumeau indigeste des innombrables figures désunies.

Des professions nouvelles – apothicaires littérateurs, prosateurs et pastiches – se répandent dans les rues, enfilant leurs chapeaux identiques au sortir des maisons où s'abritaient auparavant lutteurs et maçons. Comme l'eau dans les labyrinthes sous verre, leur flot s'épanche à chaque embranchement dans tous les passages, impasses et voies inoccupées pour imprimer dans les rues les hésitations et les raies verticales des lithographies, les striures et les grains du papier, les marques des rotatives sur la pâte mâchonnée des journaux bon marché qui décalquent de jais les avenues malléables les fiertés provisoires et les courtes histoires.

Le boulevard Jean-Jacques-Bosc traverse sur un pont de pierre un ruisseau assez large. La voûte de ce pont céda sous le poids d'une voiture qui passait. Le cheval tomba

*dans l'excavation d'où on le retira gravement blessé. Le
charretier se plaint de douleurs internes.*

12 octobre

*Non-seulement le cou de la vieille dame était coupé,
mais la tête absolument séparée du corps ; l'instrument
était un simple rasoir. Je vous prie de remarquer cette
férocité bestiale. Je ne parle pas des meurtrissures du corps
de madame l'Espanaye ; M. Dumas et son honorable
confrère, M. Étienne, ont affirmé qu'elles avaient été pro-
duites par un instrument contondant ; et en cela ces
messieurs furent tout à fait dans le vrai.*

30 juin

*Dans un atelier en chambre de la rue du Buisson-
Saint-Louis, un fabricant manipulait de l'acétylène
quand une explosion se produisit. Un incendie se déclara
qui fut rapidement éteint. Par une chance inespérée, le
fabricant ne fut pas atteint.*

14 janvier

Sur le plan, les lignes des eaux-fortes se mélangent aux rues qui miroitent et impriment dans le courant de la rivière des images vacillantes, alors que les boulevards deviennent de vastes musées où les vitrines retiennent des collections hétéroclites et rutilantes, l'intérieur des cafés des décors de carton dans lesquels les acteurs hurlent leurs proses vulgaires, et sur les terrasses, les hommes de peau et de chair ont des airs de statues de cire. Dehors, place Vendôme ou bien rue du Temple, des personnages étranges figurent, flottant à la surface de la foule, dans une cacophonie de formes, de couleurs et de gestes. Si quelques sons de cloches retentissent, comme une longue sonnerie de scène, alors les rues s'écroulent par pans entiers : les façades de verre tombent à la verticale sur les trottoirs, les cafés de Paris laissent la place à des terrasses

italiennes où les serveurs s'activent dans les bruits tonitruants de la fanfare, à des places chinoises où dansent des dragons de papier contre des êtres secs et musculeux aux visages marqués de lignes noires et tribales qui s'emmêlent entre les cartilages de leurs narines, aux monumentales statues des cavaliers de cuivre vert qui surveillent le pavé des places de Suède, devant les cimetières de centre-ville plein de verdure et de broussailles. Une autre cloche sonne, et le long de la Seine, où la foule zigzague sans se briser entre les parapets et les pontons avancés sur des eaux, où les grues déchargent le sable des bacs qui reviennent des carrières de Normandie.

À l'aurore écarlate, les lourdes portes se ferment et une clameur silencieuse irrigue les artères et les avenues et bat aux temples de la ville. De l'autre côté des murs, les marchands étrangers, rejetés à la nuit dans l'attente du départ des derniers ferrys, frissonnent de cette vibration qui fait trembler les murailles du bourdonnement des plain-chants qui se répercutent contre les portes closes de la ville, étourdie assistance du recueillement de la nuit, de la psalmodie silencieuse de la communauté claquemurée.

Par la force des choses, les parvis des maisons se sont étoffés des longues toges des cérémonies qui ont saisi des rameaux, des perches, des statues disparates et ont commencé à errer dans les ruelles et les avenues sinueuses, pris de l'animation mystique où le calme est

le fond de l'exaltation. Dans le désordre, les rites se galvanisent, les ordres se trouvent et les cérémonies se fortifient, les conjurations du langage contre la peur incontrôlée, les théologies. Des tenues de fer et de feu, aux liserés d'améthyste, des paroles, des signes, des symboles, des littératures entières, et les oracles déchiffrés que la sagacité croit percevoir, des vols des corbeaux aux arabesques des feuilles desséchées, des comédies lourdes et sensées aux langues anciennes, et les tuniques des rabbins et des prêtres, le défilé méthodique, et les pleurs des hommes lacérés qui descendent en hurlant des faubourg jusqu'aux prés.

Le folklore, les dieux, Narcisse, Oreste, Sisyphe, Valérien, beautés primitives, bêtes ingénues et agressives, hydres et daims blancs, fennecs à la langue parfumée, cygne blanchâtre et exsudations des lèvres sèches, toutes les lettres rassemblées, A, J, K, E et H, isolements murmurés, tous par ordre striés, scrutés, *concentré, exposé, ordonné, dispersé, répété, inordonné*, et d'autres encore, littératures exsangues et sans vie en quête barbare, regards fascinés mortifères, capharnaüm et cohue, Athéné Ergané et Appolon Sauroctone, *und der Basalte wie ein noch ungefundenes Metall*, poèmes britanniques au sang irlandais, *sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, lueurs argentées qui couraient sur la trame de la laine, jaune aladin et violet prune, ira, rabia y dolor fuerte*, et tous les livres chacun côte à côte rangés, à faire pleurer les généraux effrayés.

Dans le haut des mansardes, sous les combles et les lambris, dans la quiétude épaisse des petits matins, sous une pluie nonchalante d'acanthes en flammes et en bronze, les pierres s'animent. Des vestiges délaissés, des fondations souterraines en arc brisé aux domaines abbaciaux dans le giron de l'évêché, dans les tours abattues et les forteresses éventrées, et jusqu'à la cathédrale gothique faite de dentelle et de pierre, les statues des lions décharnés qui gardaient les portiques ébrouent leurs robes de granit et laissent s'abattre les tables d'autel plaquées de feuilles d'or qui reposaient sur leurs têtes. Du haut des tours de nacre terne, les gargouilles patientes, suspendues dans l'air, déploient de courtes ailes qui noircissent depuis l'échine jusqu'au bout de ces plumes de fer, en précipitant sur le sol du parvis des graviers de limaille d'acier. Des

sphinx des villes du Nord, des sangliers contre les pierres antiques de Nîmes, des poissons de verre fin et coloré, elles entraînent la craie et le goudron dans une danse impossible, nuit de festin sur les collines de Sanaa.

Au milieu des flammes bleues et orangées qui s'agitent contre le ciel blanc, qui lèchent le nuage des fumées modernes, s'élève l'image : un phœnix, écarlate et de gueule sur champs d'azur mêlé d'argent, trois fanions d'étain et de cuivre ancien marqué en lys à son contre-plan, attire à lui la poussière grise et noire de tout un désert d'usines et de tubulures de fer, pour devenir un corps éclatant de flammes colorées sur cette plaine filandreuse et blanchâtre. Il s'ébroue, et se relève encore, et s'écrie au milieu du silence et de la nuit.

À l'heure où les cols blancs se déversent dans les rues imbriquées du district financier, dans le mutisme bruissant des boulevards animés, les murs se couvrent des fonctions et des métiers portés au paroxysme, d'un défilé comme une peinture dans l'épais silence où pleuvent des fils de fusain pour une explosion de couleurs noires et blanches. Une longue cohorte d'hommes à la peau de suie, qui s'avance sur les murs à une cadence traînante où chaque pas semble se perdre dans l'écho essoufflé du tambour, une longue procession de bleus délavés et rouillés, des marques et des stigmates des professions, des ordres et des rigueurs du spectacle humain, qui foulent dans un nuage piquant une pellicule épaisse de poussière cotonneuse sur ces murs que personne ne remarque, des bêtes amaigries par l'effort qui renâclent dans la chaleur étouffante du

fumier la fatigue par les naseaux, des clowns hilares qui gueulent des borborygmes dégoûtants en se gaufrant de caramel, de poudres de chocolat et de barres caféinées, affalés jusqu'à mi-taille, presque noyés, dans des chariots d'aluminium, des docteurs qui psalmodient des paradigmes insensés, les yeux pleins de sang et les poches pleines de billets collés grassement comme sur les robes des Madones américaines quand l'ostéosynthèse croît encore et que les myéloblastes diffusent leurs venins aux facteurs de la coagulation en désordre, des érythrocytes laides au désarroi des corps, des lignes de code et des chiffres attachés par des nombres irréels – pi racine de quatre sur cent vingt-deux à l'octave – pleuvent dehors et l'eau encore s'éboule, fait fondre la fine toile de polypropylène qui les habille, qui leur colle à la gorge et les étouffe à chaque cri jeté dans les journaux, tandis qu'ils mastiquent les appareils de papier et crachent sur leurs mains ses déchets et les pigments du fer et du sang, sur les visages, les mollets et les reins, les chairs et les esprits des foules endormies qui s'écoulent en bas, appliqués contre les murs de la modernité, contre les rues verticales où ces formes croissent et se défont.

Mille acrobates forment une complexe géométrie de corps nus et de chairs pâles, une âme toute de fils et de mouvements imbriqués qui dessinent des figures vectorielles et abstraites, qui pense jusqu'à la déraison. Sur ses membres, des tatouages en sinusoïdes iridescentes et des flammes blanches qui s'enferment de lignes noires, comme un brasier qui brûlerait sa peau à chaque inhalation de l'air lourd de l'urbanité. Ses traits sont serrés et fermés, les mâchoires saillantes, le char ira jusqu'au centre parfait de toutes les arrêtes du cubes, là toutes les faces découpent les murs des Villes et se rejoignent, où ces formes prennent un sens dans les déformations homothétiques.

Mais le silence doit être rompu et alors tout s'effondre : le lieu se confond avec l'espace et celui-ci dans un soubresaut se rétracte. Des prêtres vêtus des sacs bleus de la nouvelle Orient envahissent la scène dans la parade des calorifères-oripeaux marqués du sceau vert du cuivre, sous un ballet de lumières rouges et diffuses. Acte I, Scène 1. Prière au mystère, car voici l'ode des rois. Seul et nu, le monarque déclamera une bordée de vers, tirés au fusil. Odeur de poudre. Des bernardins chevauchent des rythmes et des phrases, c'est la longue apostrophe. Autour des corps, la vapeur brûle comme un lingot, de l'eau qui redevient du gaz sans prendre la mesure des géométries qui la qualifient, et lui se démesure également entre les marques de ruban gris des industries dans une parade de geste et de gloires fictives, il imite un chat bleu, il se

montre, il s'amplifie et se rêve, il commande des armées en bataille, dans un dithyrambe de gestes et dans une cacophonie de borborygmes terrifiants, il se moque des puissants et pleure comme les princes danois sur la mort blanche. Mais trop vite, tout est dit et le silence s'impose, l'orgueil déchu. Il n'est plus qu'un seul comédien de son seul acte qui imite les pathétiques folies et les rires dépolis. Les diverses et les multiples se sont effondrés. Les images de lui-même en décalcomanies sur les murs de la cité sont devenus flous et trouble néant. Le roi se tient droit, là, dans la tenue des hommes, nu comme un ver. Les fidèles jurent, mais ne fuient pas, la toge des grandeurs n'est qu'une illusoire fiction. Sur la peau du maître roule l'humilité, il y a du tonnerre, un siècle de monarchie s'écroule : le bleu des lys laisse place à des héliotropes de marbre gravés sur des sels de corydon. Et la scène s'écroule. Le rideau tombe. La fête est finie.

Postface

Un homme, seul, assis accroupi sur lui-même contre les veines de sang de la terre ferrugineuse, boueuse et tourbeuse, et odorante comme les effluves de pneuma et les vapeurs de sauge prédictique, voit s'élever autour de lui des tourbillons de sable et des murailles d'argile.

Ses yeux sont clos et des dédales de Sanaa sortent de terre dans le vide au-devant de lui. Des rues se glissent entre les murs et se mettent à courir depuis les places et les zouks pour rallier les hautes tours de verre qui s'éveillent dans l'aube pastel, elles se croisent, se trouvent, tournoient et se rejoignent, s'éloignent, s'égarent et se retrouvent, et ne rallient plus des directions, seulement des codes à lire et à déchiffrer, des promenades sibyllines pour comprendre les voix qui

murmurent à la puissance du haut des balcons en tuile.
À décrypter les passages – des bords de pierre des rives
de la Tamise, lavées et colonisées par les herbacées
d'eau et la moisissure, aux autres pierres noircies des
deux Églises antagonistes et œcuméniques de Berlin,
aux arcades du Conseil des Dix de la céleste République,
des canaux d'Amsterdam à ceux de Göteborg dans les
rives du Nord, et sous la grandeur tranquille du
Conseil des Sages de la République de France.

*« Dans la vaste plaine s'étale bientôt une
flaque de goudron et de chaux. Les semaines
s'échappent en une fumée âcre au parfum de
métal, et la poussière, encore, dispute au réel
les banches des coffrages de béton et les
embasements des murs de soutien »*